

Chroniques

LE ROMAN — DE QUELQUES AVATARS DE DIEU

« Mais il faut bien se rendre compte qu'il n'y eut peut-être

jamais d'époque où les choses, la pensée, les règles et les dieux
eux-mêmes se soient trouvés sur les rails d'une logique et d'une

fatalité qui asservissent tout. »

P. VADERONCEUR (*Indépendances*, p. 14)

La seule image qui me vienne à l'esprit pour qualifier

elle va ! Ou « Dieuble » comme dirait Emmanuel Cocke² :

ou le Michel Carcajou de Félix Leclerc³, qui est un bien bon diable. Ou l'Écrivain, dont Yvon Paré nous dit qu'il viyra « pour unir Dieu et Diable⁴ » ? La relation à Dieu

de l'écrivain québécois : voilà ce qui nous intéresse ici. Pour trois raisons. Parce que la disparition du sens du

sacré semble caractériser l'Occidental contemporain. Parce

que cette mort de Dieu, au Québec, aura été quasi instan-

tanée (1960-1970) — que sont dix années parmi les siè-

cles ? Et parce que l'artiste — ici, le romancier — va chercher à restaurer, par son œuvre, d'une manière ou d'une autre, le sens du sacré. C'est cette part prophétique des romans de l'année qui m'a frappé ; je voudrais simplement établir certaines relations, indiquer quelques orien-

tations.

Écrits à Petite Rivière Saint-François (d'Assise ?) les

murmures de l'eau, des bruissements de feuilles: elle re-

garde les fleurs comme si elles étaient détentrices d'un
secret inconnu d'elle, qu'elle cherche par elles à percer

et qu'elle perce peut-être, simplement, dans sa recherche.

Les personnages s'effacent au profit du décor, de l'uni-

La tentative échoue. La nature garde son secret, et les

dans une sorte de longue promenade en rond, sans désir apparent de sortir jamais de leur cercle enchanté » (p. 203).

surtout dans la nouvelle « Les pigeons du Carré St-Louis »,

où toute la vie (et la mort) du square est vue du ciel, par les oiseaux immémoriaux; un vieux meurt-il, qu'ils « dorment, la tête sous l'aile » (p. 110). comme liés en cet

instant par un pacte inconnu à la destinée solitaire. ici-

bas, du vieillard. Yvette Naubert croit au pouvoir de la littérature, à la possibilité de la transmutation de la vie

se nomme le Saint-Élias. Batiscan sera ainsi l'un des centres du monde. Batiscan où aura vécu le docteur François

l'égal de Dieu, même par le chanoine Élie Tourigny. La littérature sera salvatrice ou ne sera pas

Claude Gauvreau, grand contestataire s'il en fut. Nous

sommes transportés dans un monde de fin du monde;
à la fin, le ciel explose et l'on apprend que le grand monstre

que la femme ne tue leur enfant : ou la quête des origines

de sa vie, personnelle et collective (d'où le titre, *Un rêve québécois*, et les allusions à des événements pas exactement fictifs : sirènes de police, hélicoptères remplis de soldats...).

Toute la construction romanesque repose ici sur la tech-

nique de la superposition : du rêve et de la réalité, du passé et de l'avenir, du je, du tu et du il; tout est relatif.

et malheureusement, le roman n'y échappe pas, qui est à

mon avis une réussite bien relative. Comment me recon-

naîtrais-je, Québécois, dans cette interminable débauche

l'harmonica du Père » (p. 172). L'humanité serait-elle

coupée en deux, privée d'une moitié d'elle-même, en guerre

avec elle-même, divisée comme le jour et la nuit, ou le bien

lieux quotidiens juxtaposés, de phrases courtes comme les vagues d'une même mer. Ce roman est le cheminement du

disparate au même. du temps à l'éternité. Mais ce n'est

qu'un roman, encore contesté : « Une page après l'autre.

il brûle son manuscrit. Le spectacle est fini » (p. 219).

Les raisons d'aimer se font rares; l'amour ne serait-il

relate Camus dans *l'Été*, et que cite O'Neil au début du roman, On a beau se raconter des histoires, on ne sort pas

de tourner — en rond, tragiquement. La boucle est bouclée.
L'amour serait-il donc une aberration ? Ou un piège,

Claire Martin; le fil noir qui coud l'ensemble fait oublier certaines analyses psychologiques qui sont assez fines. En

définitive, on serait tenté de donner raison à Claire : « Un mauvais scénario de cinéma » (p 157). On ne saura pas

ce qui advient d'Édith : dommage. Peut-être que, dans une autre vie ou un autre roman, elle deviendra folle, ou fou comme le Michel Béland de Jacques Garneau (*Inventaire pour Saint-Denys*). Ici encore, une lutte, mais entre deux hommes, un psychiatre et son patient? Qui est fou? Celui qui rêve de chats tout verts, par exemple, de l'impossible qui est un synonyme possible du sacré. et ne le trouve

pas. et pour cause. et en meurt : ou celui qui ne reconnaît

son salut dans le fait qu'il soit décédé à l'hôpital Saint-

Michel-Archange (p. 138)...

Si l'amour ne réussit pas à faire pencher le monde

fascinants. Nous ne sommes peut-être pas qui nous sommes, et les débordements auxquels se livrent des écrivains comme Daniel Gagnon sont peut-être à la mesure de la

Rapailage aussi, en un sens, que cette longue descente en soi du personnage de Michèle Mailhot, dans *la Mort de*

les Acadiens — pourtant gens de la terre, de la matière,

Mais attention! les superstitions sont ici plus profondes

que la religion, et celles-là, souvent, expliquent celle-ci.

Voyez cette Sagouine qui « quêtait comme c'est le droit de tout pauvre esclave du Bon Dieu qui n'a reçu de son appartenance à l'Église que trois gouttes d'eau pour son

baptême et une gifle à sa confirmation¹⁷ » (p. 33).

Comment conclure? Comment faire converger tous ces aperçus fragmentaires — qui se veulent justement diver-

gents, reflétant en cela les divers tiraillements de l'homme d'ici et d'aujourd'hui? Deux points en tout cas sont à